LES ROUMAINS DE LA BULGARIE MÉDIÉVALE

Motto: Die Balkanhalbinselvölker sind wegen ihrer nahen Berührungen bei historisch-ethnographischen Studien stets als ein Ganzes zu betrachten.

C. Jireček

APERÇU GÉNÉRAL

Il est significatif que, jusqu'à ce jour, il n'y ait aucune monographie spéciale, aucune étude critique « omnilatérale » approfondie et comprenant tout le matériel chronographique concernant les Valaques du moyen-âge en Bulgarie. La question de leur origine et de leur évolution, de leurs relations avec les Bulgares ainsi que du rôle joué par eux dans la fondation du second État bulgare, malgré sa grande et évidente signification historique, et malgré les passions qu'elle a soulevées depuis plus d'un siècle a été traitée d'une manière fragmentaire, partielle, sinon même tangentielle. De plus, elle a été si rarement traitée avec le sens des responsabilités, avec cette objectivité consciencieuse qui sont la loi et la beauté de cette branche du savoir. Sauf un certain nombre de publications dues spécialement à quelques étrangers, désintéressés en la cause, les contributions apportées jusqu'à ce jour forment une sorte d'annexe à l'histoire nationale des Bulgares, des Roumains des Carpathes et des Hongrois. En les

lisant on a parfois l'impression qu'il ne s'agit pas d'une discussion de neutralité académique sur des problèmes de science pure, mais sur des spéculations déviées arbitrairement, nuancées subjectivement, inspirées par des préoccupations et des intérêts latéraux, d'ordre politique ou sentimental, à peine masquées sous l'armature d'un apparat de formes et d'apparences scientifiques.

Dans le fond domine le ton polémique, la plaidoirie évidente, d'un côté comme de l'autre, en faveur de thèses diamétralement opposées, une lutte aérienne organisée avec des équipes d'antagonistes qui, parfois, s'efforcent d'emprunter la dialectique au lieu du pugilat, gênés qu'ils sont de paraître non-civilisés ou extra-européens.

Sans aucun doute, il y a dans ces questions des points névralgiques qui ont rendu presqu'illusoire une recherche absolument impartiale et impersonnelle des objets en débat. De là les hérésies, la tendance à de nouvelles interprétations douteuses, à des sophismes, des négations et des hypothèses absurdes et même des sauts périlleux de la fantaisie, conséquences souvent de dogmes ou de prémisses intangibles.

Il y a chez nous aussi, peut-être, certains préjugés mais ils n'ont pas le caractère d'une émanation passionnelle, de contamination collective, ils dérivent plutôt de certaines dispositions ou intuitions personnelles. La seule apparence de dogme pourrait être soupçonnée dans l'idée des la continuité des Roumains dans la Dacie Trajane, dont le fondement, dans notre conception, ne saurait être ébranlé pour de nombreuses raisons positives auxquelles s'ajoute un fait d'une importance capitale qui ne saurait, en aucun cas, être accidentel: la coïncidence des frontières de la domination romaine avec les frontières actuelles de l'expansion roumaine. L'excès de sensibilité chez certains, à cet égard, dérive d'une superstition, de la crainte qu'en admettant la théorie de l'émigration des Valaques des Balkans dans les pays roumains, il s'ensuivrait fatalement une mise en péril de la « continuité » et la « balkanisation » des Daco-Roumains [1]. De là, leur ressenti-

[1] Rœsler peut être considéré aujourd'hui comme périmé. Les débuts des États roumains sur la rive gauche du Danube sont clairement élucidés et mettent en évidence la complète absurdité de son hypothèse. Les progrès des études ultérieures des historiens et des philologues roumains et étrangers ont amené de presque tous les côtés des argumentations scientifiquement positives qui ont montré combien intéressée et fragile était son idée fondamentale de l'origine purement balkaniques des Roumains.

ment à l'égard de ces Valaques balkaniques qu'ils voudraient, comme les Bulgares, non-existants ou identiques au groupe des Roumains du Pinde avec lesquels ils n'ont rien de commun [1], étant donné, — comme nous l'avons dit et comme nous l'exposerons plus amplement, — que ces Valaques sont de même origine que les Daco-Roumains.

Chez nos voisins du Sud qui, comme les Hongrois, tiennent mordicus à la doctrine de Rœsler, pour des motifs «nationaux», la névralgie semble quelque peu plus aiguë, pour certains mêmes elle est sans remède, car elle résulte d'une idiosyncrasie spéciale et surtout d'une discipline d'école, systématique et unilatérale, et d'une propagande publique ayant à sa base un dogme d'État, la mystique d'un ethnicisme lequel, par malheur, est en quelque sorte endémique chez les nations balkaniques et qui a été, même dans la dernière période du Moyen-Age, la cause de nombreux désastres (cela pourrait-être de provenance gréco-orientale ou mongole).

Il n'est donc pas étonnant, dans une semblable atmosphère, que la présence en Bulgarie, même à une époque aussi éloignée, d'une population roumaine capable de remplir la mission historique qu'on lui attribue, ne pouvait être acceptée par les savants indigènes sans provoquer une désapprobation unanime et une réaction publique.

C'est pour cela que, en dépit de toutes les évidences et de toutes les concordances de témoignages synchroniques, en général, et sauf des cas isolés quand il ne s'agit que de concessions réservées et inoffensives, ces savants indigènes ne peuvent voir dans la reconnaissance loyale de cette retentissante manifestation initiale de la vie et de la force roumaines, — ce qui est la réalité pure, — qu'un développement naturel des choses, une fatalité inexorable, résultat d'une situation d'infériorité créée au peuple bulgare à la suite des luttes acharnées et épuisantes de la dernière période du premier empire. Cette réalité historique, visible et

---

[1] L'alliance entre Valaques et Cumains, comme on le voit dans Villehardouin, chroniqueur de la IV-ème croisade, continua pendant plus d'un quart de siècle jusqu'à l'établissement définitif de l'état normal de l'empire assanide. L'historiographie bulgare, passant, sans aucune réserve ni scrupule, par dessus les données documentaires les mieux fondées et les plus irréductibles, nie ou atténue par trop le chiffre des Valaques et leur apport historique; ils vont jusqu'à les remplacer par des Bulgares. Cf. W. N. Zlatarsky, *Geschichte der Bulgaren*, vol. I, p. 97.

palpable est pour eux une mystification ou, au moins, une déformation de la vérité infailible et unique: Les Valaques de l'Haemus ne sont, pour eux, et ne peuvent être que des Bulgares ainsi que leurs chefs; de même, s'ils ont existé et ont pris part, comme tels, aux luttes contre les Byzantins, leur collaboration n'a été qu'auxiliaire et, dans aucun cas, les Valaques n'ont pu être les fondateurs de la domination bulgare. Il est aisé de sortir de l'impasse avec une pareille conclusion fondée sur de simples présomptions ou sur des données ultérieures, lorsque l'État créé par des Valaques (avec l'aide des Cumains et non des Bulgares) possède une façade tout autre, formellement et pleinement « bulgarisée » [1].

Et voici la source impure d'où dérivent le trouble et l'exaspération dans les camps hostiles à ces Valaques tellement persécutés et reniés de toutes parts qu'ils ne sont plus maintenant qu'une ombre ou une énigme intercalée comme une épreuve diabolique dans l'évolution de l'État bulgare.

Mais il ne faut pas oublier que l'insuffisance de ces résultats des recherches dans ce domaine n'a pas seulement comme base un état psychologique. Il y a encore un défaut coupable qui n'est pas moins nuisible; c'est trop souvent une préparation scientifique incomplète, c'est le manque d'horizon, d'étude approfondie et incisive des circonstances et, plus encore, d'une juste interprétation des textes byzantins. Même nos annales d'un intérêt capital, comme nous en possédons, par un heureux hasard, depuis Niketas Choniates, présentent souvent des difficultés extérieures qui ne sont pas faciles à résoudre, même pour un byzantinologue versé dans les mystères de la langue grecque. La phrase est tellement entortillée, embrouillée, l'obscurité est tellement voulue, recherchée et si péniblement obtenue qu'il faut, pour arriver à se familiariser avec elle, un temps fort long et une patience, une persévérance peu communes. J'en ai, moi-même, fait l'expérience lorsque j'ai entrepris, il y a longtemps déjà, l'interprétation en roumain des pages de Choniates relatives au rôle des Roumains dans la restauration de la domination bulgare.

J'ai le regret que cette version, mise à portée de tous, mais ensevelie dans une publications officielle, n'ait pas été utilisée

[1] Cf. G. Murnu, *Din Nichita Acominatos Honiatul traducere a părţilor privitoare la istoria Asanizilor* (traduction des passages de Niketas Choniates relatifs à l'histoire des Assanides). Avec introduction et index. Extrait des Annales de l'Académie Roumaine, série II, tome XXVIII, Mémoires de la section historique. Bucarest, 1906.

comme il l'eût fallu, même par nos historiens et moins encore par les lecteurs moins intéressés, comme en témoigne le fait qu'ils l'ont parcourue si peu et si rarement dans leurs études. Il est vrai qu'une consultation attentive et minutieuse du texte original ainsi que de ma traduction leur aurait suggéré peut-être des conclusions plus serrés et plus adéquates, mais ce n'eut pas été suffisant pour un exposé plus ample et plus précis de l'état des choses. Les connaissances, dans cet ordre de préoccupations, ne doivent pas être limitées aux passages extraits par moi ou par tout autre, quelque précieux et importants qu'ils soient. Une vue d'ensemble, une compréhension synoptique de l'histoire des peuples balkaniques, est absolument nécessaire pour établir définitivement ce qui correspond le plus à la vérité historique. C'est pour cela qu'il faut établir les corrélations avec les autres sources contemporaines, avec toutes les circonstances qui précèdent l'apparition surprenante des Roumains, comme il ressort du contenu des textes byzantins originaux (et non dans la paraphrase latine, sommaire et parfois erronée, qui accompagne l'édition des historiographes byzantins [1].

[1] Un cas entre beaucoup d'autres qui met en évidence les fautes de cette paraphrase peut être signalé chez Choniates, ed. Bonnae, lib. IV, p. 171. Andronic Comnène s'évade de la prison où il avait été interné par ordre de son cousin l'empereur Manuel, et quittant Constantinople par mer, débarqua à Anchialos et de là, conduit par des guides, se réfugia dans les Balkans pour s'en aller vers la Galicie où il pouvait rester à l'abri chez un de ses amis prince local. D'après le texte: *ἀλλ' ὅτε τοῦ δειμαίνειν ἀπεῖχεν 'Ανδρόνικος ὡς ἤδη τὰς χεῖρας τῶν διωκόντων λαθὼν καὶ τῶν ὁρίων Γαλίτσης λαβώμενος.... τότε θηρευτῶν ἐμπίπτει ταῖς ἄρκεσι· συλληφθεὶς γὰρ παρὰ Βλάχων οἷς ἡ φήμη τὴν αὐτοῦ φθάσασαν φυγὴν ὑφηγήσατο εἰς τοὐπίσω πρὸς βασιλέα πάλιν ἀπήγετο.* Il se trouvait par conséquent, dans les Balkans, non loin d'Anchialos, c'est à dire dans des régions qui, d'après la description même de Choniates, étaient habitées par des pasteurs roumains. Le contexte ne laisse aucun doute à cet égard. Les Valaques s'emparent d'Andronic, le mettent sur un cheval et le conduisent à l'empereur. Et pourtant combien de fois ce passage n'a-t-il pas servi comme témoignage, par nos historiens, de l'existence des Roumains à cette époque aux frontières de la Galicie? La traduction exacte du texte de Choniates cité plus haut est: « Mais lorsque Andronic n'avait plus aucune crainte comme s'il avait déjà échappé aux mains de ceux qui le poursuivaient et il était entré dans les frontières de Galicie... alors il tomba dans les embûches de ceux qui le chassaient. Pris par les Valaques, auxquels le bruit de sa fuite était parvenu, il fut ramené à l'empereur ». La traduction latine dit: « Andronicus Galitiam proficiscitur, cujus fines ingressus... et jam persecutorum metu se eliberatum putans, a Blachis captus est, etc.... ». Ce qui ne correspond pas exactement au texte original. Andronic n'était pas entré

En dehors de cela, il faut encore observer une autre lacune regrettable dans ce domaine. Tous ceux que préoccupe le problème des débuts et, plus exactement, des origines du peuple roumain, s'ils ne sont pas philologues, sont tenus de savoir discerner au moins la valeur de l'argument philologique. Ce cas est assez peu fréquent. La plupart n'ont pas même l'intuition philologique, ni les études spéciales. Il est notoire que des érudits distingués ont pu être, en fonctions de philologues, d'une ignorance ou d'une naïveté impardonnables. Je ne cite pas d'exemples; ils sont sous la main de tous. Et pourtant le linguiste doit avoir, ici, le dernier mot dans certains cas. L'argumentation historique, logique et spéculative, faute d'une documentation sérieuse, ne peut être mise en valeur si elle ne s'appuie sur des critériums linguistiques lesquels sont tout aussi efficients que les faits historiques rigoureusement attestés.

La constatation fréquente de ces insuffisances et de ces lacunes, qui se perpétuent dans l'étude des Valaques balkaniques, m'a amené à croire que le moment est peut-être venu de revoir les données écrites respectives et de tenter, autant qu'il est possible, sans parti pris et sans passion, une nouvelle recherche synthétique d'une compréhension plus large et plus approchée de l'intelligence du langage cristallisé dans les textes originaux.

LES RELATIONS ROUMANO-BULGARES AU MOYEN-ÂGE

Le premier chapitre, — et ce n'est ni le moins important ni le moins attrayant, — de l'histoire des Roumains de Bulgarie au Moyen-Âge, c'est celui des relations avec les Bulgares.

---

dans les frontières de la Galicie, mais il se sentait en sûreté en s'imaginant son arrivée dans ce pays... D'ailleurs toutes les circonstances militent en faveur de ce sens. Il est absurde de croire que certains Valaques des frontières de Galicie, d'une région séparée de l'empire byzantin par la Moldavie et la Valachie actuelle qui étaient alors occupées par les Cumains, aient entendu parler d'un ordre de l'empereur pour arrêter et lui ramener Andronic à Constantinople ! Il serait encore plus absurde de supposer que ces Valaques aient reconnu Andronic et l'aient enlevé en Galicie pour l'amener à Constantinople à travers la « Cumanie », un pays barbare et indépendant. L'ordre ne pouvait être transmis si ce n'est jusqu'aux frontières de l'empire qui ne s'étendait que jusqu'au Danube et ne pouvait intéresser que les Valaques de cet empire.

Il comprend la connaissance préliminaire de la réciprocité de rapports sociaux, politiques et religieux entre ces peuples et sera ainsi sans doute la meilleure des introductions à l'étude de cette branche balcanique de la nation roumaine.

C'est seulement en établissant la nature et la durée de ces rapports que nous pourrons nous expliquer l'étendue et l'importance de la raison d'être et du rôle de la participation de l'élément roumain dans l'évolution politique et militaire de la Bulgarie. Et la chose n'est ni impossible, ni tellement pénible à réaliser. Nous avons même, pour y arriver, une provision considérable de données et d'informations authentiques, des plus claires et concluantes, par lesquelles on aurait pu préciser et fixer depuis longtemps le cadre d'existence et d'activité des masses roumaines au cours de cette période de temps, même alors que nous n'aurions pas disposé d'autres sources d'informations que l'œuvre historique de Niketas Choniates, monument, pour nous, de premier ordre sous tous rapports.

Cet historiographe occupe une place éminente dans les annales de l'historiographie byzantine après la dynastie culminante des Comnènes. Ce n'est pas seulement un érudit respectable, un helléniste consommé, un styliste raffiné, parfois véritable poète descriptif de résonnance biblique. Grâce à ses qualités et à ses mérites personnels, il s'est assuré une haute situation dans la hiérarchie officielle de Constantinople et joua un rôle de premier ordre dans les affaires publiques, — tout d'abord comme gouverneur aux pieds des Balkans à Philippopoli, puis comme secrétaire de l'empereur Isac Ange, comme représentant de la cour impériale et l'accompagnant dans les expéditions de l'armée byzantine en guerre contre les Valaques balkaniques. Il est donc présent partout, au centre de toutes les préoccupations et instructions; il raconte des choses vécues par lui; il est le témoin oculaire d'une époque d'ébranlements incessants, de décadence et de paralysie de sa patrie. Ce n'est pas seulement une grande et sincère âme de patriote, un nouveau Jérémie qui pleure sur les ruines de la patrie, c'est encore, — malgré toute sa passion hostile à l'égard des Valaques qu'il charge de toutes les conséquences néfastes de la révolution, — il nous apparaît comme une heureuse exception dans le milieu d'avilissement et de débauche générale dans lequel il vit. Il a le courage d'être véridique le plus possible et de mettre la vérité au-dessus de ses intérêts personnels, sinon au-dessus de sa vie elle-même. Voilà tout un ensemble de consi-

dérants sérieux pour lesquels nous pouvons l'estimer comme étant un auteur présentant assez de garanties morales pour que sa parole, si elle ne peut être prise à la lettre, comme celle de l'Evangile, — chose difficile, rara avis, en historiographie, — ait, en tout cas, droit au respect et soit acceptée tant qu'il est possible. Et cela d'autant plus que presque toutes les autres sources de l'époque, d'origine occidentale, italienne, allemande et française avec lesquelles on peut contrôler Choniates, confirment ses dires dans les grandes lignes et élargissent l'auréole de son intégrité [1].

C'est ainsi que, pour nous comme pour tout investigateur, il doit être le meilleur point de départ et d'appui.

Des pages consacrées par Choniates aux situations et aux événements qu'il nous relate il ressort que la position des Valaques de Bulgarie vis-à-vis de l'élément bulgare est envisagée dans les termes les plus explicites et catégoriques, non seulement en ce qui concerne son époque mais même en ce qui concerne le passé le plus éloigné, — ce qui, pour le peuple roumain, lequel maintenant, pour la première fois se manifeste à la lumière de l'histoire universelle de la manière la plus éclatante (« spielt eine hervorragende Rolle », dit une grande autorité en histoire byzantine, Carl Hopf) [2] est une révélation de la plus haute importance, une gerbe lumineuse inattendue projetée dans la période la plus obscure de sa vie.

La révolution ourdie dans les monts des Balkans et qui éclata en 1186, sous Isac Ange, bien que, d'après l'unanimité des témoignages contemporains, elle ait été commencée et conduite par deux Valaques, deux frères, nés et élevés dans *le même peuple*, Pierre et Assan, chefs obscurs des Valaques, bien qu'elle ne fût soutenue, dans la première phase, qu'exclusivement par ces derniers, elle eut pour but l'indépendance égale *des deux populations de la Bulgarie* [3]. Selon la déclaration même dictée par ces chefs: « Le

[1] Cf. Karl Krumbacher, *Geschichte der byzantinischen Litteratur*, éd. II, p. 91.

[2] Geschichte Griechenlands, Vol. VI, p. 165, dans *l'Encyclopédie Ersch und Gruber* (8 vol.).

[3] Cf. Choniates, chap. 4, p. 481 « : *Πέτρος καὶ 'Ασάν, ὁμογενεῖς καὶ ταυτόσποροι τοῦ κακοῦ πρωτουργοὶ τὸ ἔθνος ὅλον ἀνασείσαντες;* cf. aussi le discours d'Isaac Ange dans Sathas, *Bibliotheca graeca aevi medii*,.vol. I, p. 77 » : *Πέτρος ὁ κακῇ μοίρᾳ τῶν κατὰ τὸν Αἶμον οἰκούντων βαρβάρων καὶ φὺς καὶ τραφείς*. Le nom turc d'Assan est assurément de provenance cumaine et s'explique par les relations assez intimes qui existaient alors entre les Valaques et les Cumains, le mariage d'Assan avec une femme cumaine en est la preuve).

Dieu des Bulgares et des Valaques a accueilli cette liberté et a permis de secouer le joug d'autrefois » *(ὡς ὁ Θεὸς τοῦ τῶν Βουλγάρων καὶ Βλάχων γένους ἐλευθερίαν ηὐδόκησε καὶ τοῦ χρονίου ζυγοῦ ἐπένευσεν ἀπαυχένησιν)*. C'est pourquoi les Valaques récemment alliés aux barbares d'au-delà du Danube, les Cumains cherchent à battre les Byzantins *et à unir les Bulgares et les Valaques sous une seule domination comme cela avait eu lieu jadis (τὰ Ῥωμαίων βλάψουσι καὶ τὴν Μυσῶν καὶ τῶν Βουλγάρων δυναστείαν εἰς ἓν συνάψουσιν ὡς πάλαι ποτὲ ἦν)*.

Ces paroles n'admettent aucune équivoque et sont d'autant plus précieuses et bien fondées qu'elles ont été écrites, nous le savons, par le plus irrécusable témoin de ces temps-là, comme représentant d'une culture supérieure alors et ayant une connaissance approfondie du passé des peuples balkaniques. Il est donc hors de doute, ainsi que de toute hésitation, qu'entre ces deux peuples il ait existé un consensus prolongé et ininterrompu depuis les premiers temps jusqu'à cette époque et que ce n'est pas seulement à l'occasion de ce grand soulèvement en masse, mais pendant toute la durée de leur soumission à Byzance, de la chute de la première domination bulgare jusqu'à ce grand évènement, et même au cours de cette première domination qui dura à peu près 300 années, que les Valaques et les Bulgares ont vécu les uns à côté des autres, et parfois mélangés, et qu'ils ont formé, en temps de paix comme en temps de guerre, une structure politique et militaire unique qui se présentait comme un bloc en face des continuelles attaques du dehors [1].

Nous apprenons encore, pour la première fois, un fait inconnu et non moins révélateur, de la bouche de Choniates, c'est que la révolution racontée par lui ne fut pas la première ni la seule qui ait eu lieu dans le passé et que *« jadis aussi les Valaques ont osé ériger le cou contre les Byzantins » (καὶ ἄλλοτε κατὰ τῶν Ῥωμαίων ἐμεγαλαύχησαν)*. Il est possible qu'il s'agisse d'une entreprise (ou de plusieurs?) due aussi à l'initiative des Valaques, étant donné que l'auteur, dans ce passage, ne nous parle que d'eux. Mais, étant données leurs relations étroites avec les Bulgares et leur multitude sur une grande partie du territoire de l'ancien État bulgare, il n'est pas le moins du monde exclus que cette

---

[1] Cf. G. Murnu, *Rumänische Wörter im Neugriechischen*, München, 1902, p. 6, où l'on peut voir la première fois cette opinion. Plus tard, *România şi Elada*, Académie Roumaine, mémoires, III, tom. VII. Cf. aussi *Vlahia mare*, même auteur, p. 110 et 147.

allusion soit relative aux deux révoltes connues, plus anciennes, sanglantes, qui ont bouleversé l'occident de l'Empire, la première sous la conduite de Pierre Delean, en 1040, la seconde sous la conduite de Constantin Bodin, 33 ans plus tard, mouvements auxquels les Roumains ne pouvaient être étrangers. Ainsi s'explique, d'autre part, pourquoi dans le soulèvement de la population roumaine de la Grande-Vlachie qui eut lieu sous l'empereur Constantin Duca (en 1066) apparaît, d'après l'indication de Kekaumenos, un certain contingent de Bulgares auxiliaires, venus d'une région de la Thessalie ou de la Macédoine, laquelle portait aussi alors le nom de Bulgarie [1]. Evidemment, la cause des Roumains était aussi celle des Bulgares. Ils partageaient les mêmes souffrances sous le joug cruel des Byzantins (gravi sub jugo constantinopolitano, comme l'écrivait le Pape au roi de Hongrie en 1027). Leur camaraderie, leur rapprochement leur étaient imposés par des besoins vitaux, des intérêts identiques communs.

L'attachement continu et dévoué des Valaques à l'État bulgare est un fait frappant que ne saurait nier aucun historien consciencieux connaissant de près la situation, au Moyen-Âge, de la Péninsule Balkanique. Elle est le résultat d'un long processus d'adhésion solidaire et intime et non une simple adaptation extérieure inspirée par un opportunisme passager. Cette cohésion naturelle, avec une apparence d'affinité élective, au renforcement de laquelle aida aussi un élément apparenté, les autochtones, qui n'ont pu disparaître entièrement et qui n'ont été que formellement assimilés après l'invasion débordante des Slaves, cette cohésion, disons-nous, a eu ainsi des racines plus profondes et c'est pour cela que l'écho de la voix intérieure a retenti jusqu'aux siècles suivants et a maintenu entre la nation slavo-bulgare et la nation roumaine un voisinage toujours pacifique, un accord et un équilibre, qui semblaient comme surgir de deux semences homogènes destinées, paraissait-il, à continuer à l'infini leur vie d'intimité particulière contractée dès les temps les plus nébuleux et les plus tourmentés.

Pour mieux comprendre ce phénomène, — lequel aujourd'hui, par suite des influences funestes du dehors et de la myopie des hommes d'État, commence à devenir un paradoxe, — il nous faut attirer l'attention sur un fait très peu mis en évidence: l'extension et la valeur de cette vieille populations roumaine de la

---

[1] Kekaumenos Strategicon ed. B.Wassiliewsky — V. Iernsted (Petropoli, 1896), pp. 66—75. Cf. commentaires dans G. Murnu, *Vlahia Mare*, p. 92.

Peninsule Balkanique. Elle ne forme pas seulement un certain nombre d'oasis ou d'enclaves petits et isolés, comme on le comprendrait pour un peuple par excellence «nomade», terme pris dans son sens actuel, diminutif ou péjoratif [1], mais des groupes de masses imposantes très conservatrices et organisées depuis longtemps, auxquels il n'a manqué qu'un milieu géographique plus favorable pour se constituer en organismes autonomes, ainsi que cela a eu lieu plus tard de l'autre côté du Danube. Cette potentialité est pour l'historien incontestable aujourd'hui en ce qui concerne les Valaques du nord de la Grèce et particulièrement ceux des montagnes de Bulgarie orientale. Leurs masses s'étendaient plus loin vers le Nord-ouest de la Péninsule, au-delà des Balkans occidentaux, c'est-à-dire sur toute l'étendue Ouest de la Bulgarie, d'après le sens de l'expression de la charte de Basile le Bulgaroctone (1029) «les Valaques établis sur toute l'étendue de la Bulgarie» (*τῶν κατὰ πᾶσαν Βουλγαρίαν Βλάχων*) lesquels, comme on le dit à cette occasion, avaient, à l'intérieur de ce territoire, une autorité ecclésiastique propre, une «épiscopie» roumaine dépendant de la patriarchie d'Ochrida [2], ce qui implique une existence territoriale et nationale propre et suffisamment circonscrite dans laquelle était exclue toute immixtion de juridiction hiérarchique hétérogène. Il y avait donc, par conséquent, dans cette Bulgarie, une puissance numérique considérable de Valaques et cette puissance, — comme auparavant, mais plus encore de ce temps-là, — avait une très grande importance; elle était prépondérante lorsqu'il s'agissait de déterminer l'équilibre entre les deux grands États rivaux qui détenaient la plus grande partie de la superficie de la Péninsule. Il serait absurde de croire que les premières armées nationales bulgares, qui, à l'origine,

---

[1] Terme impropre surtout pour les Roumains du Moyen-Âge et leurs survivants d'aujourd'hui dans les montagnes de la Grèce. La transhumance était imposée, alors comme aujourd'hui, par les besoins du pacage. Leurs habitations et leur manière de vivre commune ont toujours eu une base de permanence, c'est pourquoi les pasteurs valaques n'étaient pas à proprement parler des *nomades* ou des *vagabonds* qui s'en allaient avec leurs tentes d'un lieu à l'autre, sans aucun établissement stable ni organisation légale sociale. Tels sont les Roumains qui ont occupé, au Moyen-Âge, les Balkans et les monts du Pinde (Thessalie et Epire). Voir, sur les nomades et le nomadisme: Th. Capidan, *Les Roumains* nomades en Daco-Roumanie, IV, pp. 190—191 et N. Dragan, *Românii* în veacul al IX—XIV, (Les Roumains aux IX—XIV siècles). Bucureşti, 1933, p. 35.

[2] Cf. *Byzantinische Zeitschrift*, II, p. 46. *Ibid.*, I (1892) p. 257 et II, p. 600.

étaient naturellement assez réduites comme nombre, auraient pu avec leurs seuls ressources propres et leurs sujets slaves, affronter pendant trois siècles l'offensive de l'Empire byzantin, qui disposait de moyens infinis pour entretenir aussi une armée indigène (lorsque, en dehors des îles et territoires européens, il avait à sa disposition toute l'Anatolie), et qu'il pouvait amener et payer une foule énorme de mercenaires recrutés parmi les plus belliqueux et les plus sauvages barbares. C'était donc la chose la plus naturelle du monde que les dynastes bulgares profitassent de ces réserves si riches et si fraiches d'énergie physique d'un peuple trempé par l'adversité et en contact continu avec les barbares d'au-delà du Danube et ayant conservée intacte sa primitivité rustique, comme l'étaient les Valaques du Moyen-Âge. Ceux-ci, en effet, loin de s'être éparpillés parmi les Slaves, vivaient, — comme le montre le maintien actuel de leur caractère latin fondamental et celui de leur langue, — dans la pureté de leur race [1], compacts, concentrés en masses puissantes, par un extraordinaire instinct de conservation, à l'abri des meilleurs retranchement offerts par la nature. Mais ce n'était pas seulement le nombre et la vitalité des Valaques qui en imposait aux Bulgares, c'était aussi leur qualité sociale et ethnique d'hérédité thraco-roumaine [2]. Il y avait, à ce point de vue, une tendance prononcée de polarité atavique qui séparait, au point de vue ethnique, les Slaves des Roumains, tendance qui, de nos jours encore, est d'une incontestable évidence. On reconnaît, en général, que tant que les Valaques, — comme les Albanais, du côté de la mer Adriatique, et les Isauriens, en Asie-Mineure, — occupaient les grands massifs, les Slaves s'étendaient dans les plaines et rarement s'élevaient sur les pentes montagneuses. Les Slaves, en majorité laboureurs et attachés à la glèbe, bien que favorisés par leur nombre, malgré

---

[1] Jusqu'à aujourd'hui la population pastorale du Pinde évite la promiscuité matrimonialé avec les allogènes. Sur les pasteurs roumains des monts de Bulgarie, Jireček, *Das Fürstenthum Bulgarien*, Leipzig, 1889, p. 119, « dit: « *Ein Vlache heiratet nur eine Vlachin* ». Ce conservatisme exclusif a sauvé la purete relative des Roumains.

[2] C'est un fait singulier que, malgré le contact et les rapports intimes et millénaires avec les Slavo-Bulgares, le caractère des Roumains soit en contraste fondamental avec celui des Slavo-Bulgares, et ait conservé son originalité tranchant sous tous rapports jusqu'à aujourd'hui. Voir Sextil Pușcariu, *Études de linguistique roumaine*, Cluj, Bucarest, 1937, p. 45 ss., où se résume l'argumentation la plus lumineuse et définitivement documentée sur la latinité de la langue roumaine.

l'humeur belliqueuse qu'on leur attribue aujourd'hui avec quelque exagération, ont été incapables de s'unir et de former une grande domination de formation propre. Celle-ci n'a pu se réaliser que par l'intervention des conquérants de la Volga. Seules leurs hordes ont pu les sauver d'un péril certain. Dès le VII-ème siècle, les Slaves tombent sous leur domination et, pendant longtemps, jusqu'à leur fusion complète avec les Bulgares, vers la fin du IX-ème siècle, mènent une vie d'asservissement sous les Bulgares, que les Roumains ne connaissaient pas alors.

Nous déduisons cela, en toute certidute, non seulement de la lecture de la description de Choniates — où nous les voyons conduits, non par les Bulgares, mais par *leurs propres chefs*, hommes de grande initiative militaire et qui se manifestent comme dirigeant une masse consciente, solidaire, audacieuse et prête au combat, comme on peut le voir dans le cas des Assanides —, mais aussi après leur situation ulterieure, attestée par des affirmations contemporaines, comme par les impressions des commentateurs modernes les plus objectifs et compétents.

Il est vrai que nous ne connaissons pas exactement leur organisation, mais nous pouvons la reconstituer, dans ses traits généraux, d'après de cas analogues, valables sous les Byzantins, bien qu'ils vécussent avec ces derniers la plupart du temps dans un état de querelles amères et d'implacable hostilité, dont nous avons une quantité de preuves des plus éloquentes et des plus convaincantes [1].

Dans le thème d'Hellade (Grèce du Nord), là où se trouvent des régions alpines, dès le X-ème siècle, ils ont à leur tête un prince à eux (*ἄρχων τῶν Βλάχων τῆς Ἑλλάδος*), investi par Constantinople. Ce commandant se nomme Niculitza et porte le titre de « duc » de l'Hellade. Au XII-ème siècle, nous apprenons que les habitants valaques de Thessalie, maintenant devenue même officiellement la « Grande-Vlachie », ont une vie autonome sous la conduite d'un prince ayant le titre de toparque (*τοπάρχης*), dont nous avons depuis longtemps identifié le nom, c'était Taron [2]. Cette autonomie (selfgovernment) des Valaques des montagnes de

---

[1] Cf. *Vlahia Mare* (La Grande Valachie) *op. cit.*, p. 150, sur les relations extremément tendues entre les Grecs et les Roumains du Moyen-Âge. Cf. Choniates, cap. 13, p. 831, qui parle de la « haine immortelle » des Cumains contre les Byzantins, enseignement dû aux Valaques *(ἀθάνατος τὴν πρὸς ἡμᾶς ἔχθραν ὑπὸ Βλάχων ἔχειν δεδιδαγμένοι)*

[2] Voyez *Vlahia Mare*, *op. cit.*, p. 166 ss.

la Thessalie et de l'Épire est relatée, environ un demi siècle auparavant par le rabin voyageur Benjamin de Tudela, qui, comme, l'on sait, traversa la Grèce en 1161. Selon lui, les Valaques sont absolument indépendants: *nemo illos lacessere potest, neque rex ullus eos domare potest* [1]. Il aborde en Thessalie maritime par la ville très commerçante d'Halmyros. Il est vrai qu'il ne les a pas vus de fort près, mais ses paroles traduisent évidemment des impressions recueillies sur les lieux mêmes, impressions exagérées parfois peut-être mais non imaginées par lui. La preuve en est dans la coïncidence de fond avec l'information communiquée par Choniates comme avec l'expression nette et précise de Carl Hopf, « sie behaupteten sich frei an den Abhängen des Pindos » [2].

Nous avons la même observation à faire en ce qui concerne les Valaques des monts de Bulgarie. Nous sommes ici d'accord avec Hopf et Jireček [3].

Les Roumains étaient, dans cette région, beaucoup plus nombreux et beaucoup plus au large. Leur supériorité numérique ressort clairement de l'impression générale produite par l'ampleur, les conséquences de grande portée et l'extension de leurs mouvements. Ils s'étaient beaucoup multipliés aux XI et XII-ème siècle [4], surtout à partir du règne d'Alexis Comnène, époque où nous apprenons qu'ils « pullulaient comme un essains d'abeilles » au sud des Balkans jusqu'au-delà de Méglénie. Cette localité fut habitée par une multitude de Valaques et subit leur influence de telle sorte que la colonie de Petchénègues, établie là en 1091 sous Alexis Comnène, fut « roumanisée », comme en témoigne le type mongol que l'on voit survivant encore aujourd'hui parmi les

---

[1] D'après Tafel, *De Thessalonica ejusque agro*, Berlin, 1839, p. 473; cf. *Vlahia Mare*, p. 132.

[2] Voyez *Griechenland, op. cit.*, p. 165, et Finlay, *A history of Greece*, Oxford 1887, IV, p. 122. Une situation analogue à celle qui existait sous les Byzantins se retrouva sous le régime ottoman dans les régions montagneuses du Pinde. Des autonomies ou privilèges locaux, accordés ou renouvelés par les sultans survivent encore jusqu'aux derniers jours de la domination turque. Cf. Pouqueville, *Voyage en Grèce*, vol. II, p. 159 ss.

[3] Jireček, *Geschichte der Bulgaren*, p. 126: die unzulänglichen Bergländer welche Albanesen und Rumänen in alter Freiheit inne hatten; et p. 403—404: neben den Leibeigenen gab es in Bulgarien ebenso wie im Byzantinerreich zahlreiche freie Ausiedler, besonders auf den Höhen des Balkan und der Rhodope.

[4] Ce fait est noté expressément par Finlay, parmi les premiers historiens modernes, mieux que par les autres bristoriens cf. *op. cit.*, vol. III, p. 229; cf. Hopf, *op. cit.*, p. 155; et *Vlahia Mare*, p. 229.

Mégléno-Roumains [1]. On peut encore se faire une idée mieux définie de cette expansion des Roumains d'après les disponibilités en hommes qu'ils pouvaient avoir sous le armes. Dans la chronique d'Ansbertus nous lisons que, tandis que se poursuivaient les troubles critiques avec les Byzantins, « Pierre, prince des Valaques et des Bulgares », a mis à la disposition de Frédéric Barberousse un corps auxiliaire de 40.000 Valaques et de Cumains pour marcher sur Constantinople. Ailleurs, ce même chroniqueur nous assure qu'une armée auxiliaire de plus de 60.000 Serbes et Valaques (exercitum auxiliariorum Servorum et Blacorum ultra sexaginta millia) était, dans le même but, à la disposition de l'empereur germanique [2]. Chifres suffisamment éloquents qui ne laissent place au moindre doute sur la valeur numérique exceptionnelle des Roumains balkaniques de cette période [3]. Il semble, d'après tout cela, qui'ils étaient plus ou moins à l'abri de la grande catastrophe subie par le peuple bulgare dans la guerre contre Basile le Bulgaroctone. La chose est fort probable si nous tenons compte du fait qu'ils n'étaient pas alors dans la zone des hostilités, puisqu'ils faisaient partie de la Bulgarie orientale qui avait été annexée auparavant à l'Empire byzantin. En dehors de cela, il est possible qu'un contingent important de la population des Valaques de Bulgarie occidentale, qui se maintenait encore libre sous le tsar Samuel et contre laquelle les armées de Byzance combattaient par le fer et par le feu, se soit retiré de là pour chercher refuge dans les montagnes du Rhodope et des Balkans où ils accrurent le nombre de leurs frères qui, venus du Nord, s'y étaient établis depuis longtemps (comme aussi les Roumains en Grèce), aux IX-ème et X-ème siècles.

---

[1] G. Weigand qui a fait des études sur les lieux a signalé, le premier, le contraste entre les deux caractères ethniques des Mégléno-Roumains; cf. dans son livre de voyage, *Die Aromunen*, I, Leipzig, 1895, p. 249 ss. Sur cette colonisation: Jireček dans *Archiv für slavische Philologie*, vol. XV, 1892, p. 91 ss., et Capidan, *Meglenoromânii*, I, *Istoria şi graiul lor* (leur histoire et leur langue), Bucarest, 1925.

[2] Voyez Ansbertus dans *Fontes rerum austriacarum*, *I Abteilung*, *Scriptores*, Vol. V, p. 44 ss.

[3] Nous ne jugeons pas trop exagérée la conclusion que tire Roesler (dans *Romänische Studien*, p. 115) et qu'admet Höfler (dans *Abhandl. aus dems Gebicte der Slav. Geschichte*, Sitzungsberichte der K. Wiener Akademie, vol. 95, 1880, p. 232) selon laquelle le peuple roumain, qui alors remplissait l'intérieur de toutes les provinces de la Thrace, de la Macédoine et de la Mœsie, « an Zahl und physischer Kraft das Griechische übertraf ».

Là, vivant plus près de la capitale de l'Empire et jouissant de plus de tranquillité et de loisirs, ils ont pu s'installer et se développer progressivement et plus librement que partout ailleurs. Leur accroissement et leur affermissement ont été la conséquence naturelle d'une prospérité économique florissante due surtout à leur industrie domestique capable d'approvisionner une armée et les centres riches de l'émpire dans un cas analogue à celui qui se produira, quelques siècles plus tard, pour l'industrie manuelle macédo-roumaine sous la domination turque [1]. De là, la possibilité pour eux de se créér une situation avantageuse, ou, comme le dit si judicieusement M. N. Iorga, de former une « société privilégiée ». Nous le voyons tout spécialement sous la dynastie des Comnènes. Ce fut réellement une époque de revirement lorqu'ils ont obtenu un régime byzantin plus favorable. Pendant ces temps de dures épreuves pour l'Empire, et après les grands vides laissés par les massacres de Bulgares, — lorsqu'il fallut même inaugurer une politique de colonisation pour combler ces vides, — ce fut assurément de la part des Comnènes, une tactique de ménager et de capter ces montagnards rebelles et bons soldats et, semble-t-il, préférés même dans leur armée. Ils ont été amenés à prendre cette mesure peut-être aussi pour un autre motif d'ordre intime que nous dévoile inopinément Benjamin de Tudela, concernant l'origine ethnique des Comnènes. Il nous dit que Manuel Comnène, sous lequel le rabin a visité Constantinople, avait « un penchant particulier pour les Valaques, comme quelqu'un issu de leur race » [2]. Un pareil régime de tolérance ou de faveur intéressait de près la vie même des nomades Valaques. Ils s'occupaient surtout de pâturage, avaient des milliers de troupeaux et il leur était nécessaire, pour l'hivernage, de descendre de leurs mondagnes dans les plaines de la Macédoine et surtout de la Thrace, « mère des brebis » selon la poétique expression d'Homère, ou même de

---

[1] Voir G. Murnu, *România şi Elada* (Roumanie et Hellade) *op. cit.*, p. 5. On parle souvent, chez les Byzantins, du fromage roumain *(βλάχικο τυρὶ)*, comme à Raguse (caseus valachicus). Le poète bohème de la cour des Comnènes, Théodore Ptochoprodromos, nous dit que « son manteau était tissé par une femme valaque », selon E. Legrand, *Bibliothèque grecque vulgaire*, 1880, vol. I, p. 123.

[2] D'après Carl Hopf, *op. cit.*, p. 165 « des Kaisers Manuel Zuneigung zu den Stammesgenossen Vlachen ». Commentaires: G. Murnu, *L'Origine des Comnènes*, communication faite, en 1924, au Congrès de Byzantinologie, tenu à Bucarest: N. Iorga, *Bulletin de la Section Historique*, Académie Roumaine, t. XI, pp. 212—216, Bucarest, 1924.

passer dans les gras pacages de l'Asie-Mineure. Un accommodement entre eux et les autorités impériales était donc des plus désirables. Mais elle ne put durer que sous les Comnènes. Leur successeur Isaac Ange, non seulement ne témoigna aucune bonne volonté, aucune indulgence à l'égard des Valaques lorsque les chefs valaques Pierre et Assan se présentèrent à la Cour impériale de Kypsella sur les bords de la Maritza, mais il rejeta aussi leurs demandes, brutalisa même l'audacieux Assan, et les malheureux pasteurs valaques, surtout des régions maritimes d'Anchialos, ont été traités par les agents du fisc avec une brutalité si inhumaine et si imprudente que la révolte ne pouvait plus être empêchée. Mais ce qui obsédait les chefs de tout ce mouvement ce n'était pas le moins du monde la pensée de changer radicalement le passé bulgaro-valaque et de fonder un nouvel ordre de choses, un gouvernement national valaque, mais de ressusciter, comme nous l'avons vu, l'ancien État bulgare, c'est à dire la tradition demeurée sacrosainte de l'union indissoluble entre les Bulgares et les Roumains. Assurément, il eut été inimaginable pour ces derniers de ne pas voir leurs intérêts et leur sort liés, à la vie et à la mort, à ceux de leurs vieux compagnons. Il faut donc que se fût gravée en leur mémoire non pas le cauchemar d'un passé de tyrannie ou d'esclavage soufferts sous les Bulgares, c'est-à-dire un rapport de subordination, mais au contraire l'image d'une coordination de forces, d'une époque inoubliable de vie commune, extrêmement accomodable et amicale, et datant non seulement des jours heureux mais aussi des temps les plus critiques vécus ensemble. C'est ainsi seulement que nous comprenons leur volonté inébranlable et sans réserve d'« *union avec les Bulgares sous une seule domination, comme cela avait été jadis* ».

Il est vrai que les Valaques n'avaient pas alors une organisation propre, séparée, ni totalement indépendante; ils n'avaient pas non plus d'église où l'on officiât dans leur langue. L'État et l'Église étaient communs. Mais l'Église, chez les Bulgares et les Slaves, datait de plus tard. Pendant près de 200 ans, le paganisme a régné chez les Bulgares jusqu'au moment où ils se sont faits chrétiens et se sont assimilés avec les Slaves. Nous devons présumer qu'à cette époque, la solidarisation entre Bulgares et Valaques était un fait accompli. C'est l'époque à laquelle eut lieu la transformation complète de la langue rustique latine par les Valaques. Jusqu'à cette date, les philologues doivent admettre qu'il y eût une concentration et une symbiose de tout le peuple

roumain dans certaines régions montagneuses du nord en relations directes avec les Carpathes, où la langue roumaine s'est cristallisée de façon unitaire et d'où elle a poussé des ramifications ayant un cachet commun, une physionomie propre et subissant, d'une manière intense, l'influence d'un contact tellement prolongé avec les Slavo-Bulgares.

Une population si nombreuse, si vaillante de montagnards vigoureux, libres, amoureux de la liberté, se recomandait d'elle-même; elle était la bienvenue et nécessaire pour les combats contre les puissances supérieures. Aussi, était-il impossible qu'elle ne fût pas appréciée et sollicitée des princes touraniens par certaines concessions politiques et militaires, un minimum de condition qui pouvaient leur concilier et attirer les Valaques dans la sphère des intérêts bulgares.

Parmi celles-ci, nous devons présupposer que devait se trouver le droit de conserver intactes leurs communautés, de choisir leurs chefs, de s'administrer selon leurs lois et coutumes anciennes, ainsi que de prendre part à la guerre avec leurs détachements propres. L'exemple des Slavons du Péloponnèse nous donne quelques lumières à cet égard. Ceux-ci, en 587, c'est-à-dire à partir de leur établissement dans ce pays, jusqu'en 815, vivant dans une région défendue par des montagnes, jouissaient d'une indépendance absolue. Depuis lors, soumis à Byzance, on leur a imposé les conditions suivantes: 1. de recevoir des chefs nommés par les stratèges ou gouverneurs de Byzance, mais choisis le plus souvent par eux; le stratège se bornait à donner seulement l'investiture; 2. de satisfaire aux obligations du service militaire; 3. de payer l'impôt [1]). Nous pouvons compléter ces données avec les informations que nous avons d'une autre source relativement à la Grande-Vlachie et d'une époque ultérieure, lorsque ce pays, après un long temps de domination indépendante de la dynastie des Ange, est devenue tributaire de Byzance. En 1343, le prince de ce pays étant décédé, l'empereur Jean Cantacuzène, sur la demande des habitants, leur envoya à sa place Jean Ange pour les gouverner aux conditions suivantes: Le Prince sera à vie, mais sans droit d'hérédité; il lui gardera fidélité, sera ami avec son ami, ennemi avec son ennemi; il mentionnera son nom ainsi que celui de l'impératrice dans toute la Valachie; tous les mo-

[1] Voir Pierre Grénier, *L'Empire Byzantin, son évolution sociale et politique*, Paris, 1870, p. 82 ss. C. Hopf, *op. cit.*, pp. 126 et 403; G. Murnu, *Vlahia Mare*, p. 66 ss.

nastères, épiscopies, métropolies et tous les droits ecclésiastiques dépendront de la Grande Eglise (la Patriarchie); tout haut personnage envoyé par l'empereur pour le représenter, sera traité avec amitié et les attributions des deux parties seront respectées; s'il intervenait un différend, l'arbitre sera l'empereur; les frontières de la Valachie seront conservées intactes; et si le Prince occupe quelque place forte au-delà de la frontière, celle-ci lui appartiendra; de plus, chaque fois que les principaux chefs de la Vlachie voudront venir trouver l'empereur pour le saluer et lui demander des réformes, on devra le leur permettre et ne pas les en empêcher. Et, lorsqu'il en sera besoin, le Prince devra venir à l'aide de l'armée byzantine avec ses troupes, dans les provinces occidentales »[1]. Tels étaient, en résumé, les points compris dans la charte selon laquelle devait être gouvernée la Vlachie dépendante de Byzance. Nous ne devons pas toutefois confondre la population rurale de la plaine avec celle qui vivait dans les vallées montagneuses et les hauteurs inaccessibles de la Vlachie.

Ces derniers, comme dans tous les temps, jouissaient, assurément, de plus de prérogatives et ressemblaient, sous ce rapport, aux Roumains de Bulgarie[2]. Leur autonomie auprès des Bulgares, d'après toutes les raisons données ci-dessus, doit être estimée comme tout à fait naturelle et évidente par elle-même. D'ailleurs les faits démontrent, de la façon la plus indubitable, que ces barbares asiatiques avaient une intuition politique plus aiguë, une conception plus généreuse pour attirer les masses autour d'eux, que la détestable autocratie byzantine dont la tendance dictatoriale et centraliste a été pendant des siècles, comme on le sait, un désastre pour la vie provinciale[3]. Le succès de ces organisations est dû, en premier lieu, à leur caractère spécial, plus exactement à une certaine décentralisation de caractère féodal ou d'autonomie locale sur les territoires de population hétérogène (Albanais, Serbes, Roumains)[4].

---

[1] *Joannis Cantacuzeni Historiarum IV* (dans le Corpus scriptorum historiae byzantinae). Vol. III, p. 319 ss.

[2] On constate des situations analogues chez les Roumains en Hongrie ou Transylvanie et dans d'autres régions où ils vivaient sur les hauteurs des montagnes et jouissaient de l'autonomie ou d'autres privilèges. Cf. Dragan, *op. cit.* p. 34.

[3] Voir Choniates, p. 637 ss.; Carl Hopf, *op. cit.*, p. 175; G. Murnu, *Vlahia Mare*, p. 14 ss.

[4] C'est de là évidemment que vient le féodalisme serbe, qui s'est continué jusqu'à nos jours en Albanie par l'institution nobiliaire des « beys ». C'est ainsi

C'est par ce système que s'est maintenue l'hégémonie des Bulgares « barbares »; c'est par lui qu'elle a obtenu une consistance aussi grande et a duré aussi longtemps; c'est sur lui qu'ont été fondées la communion et la solidarité entre Valaques et Bulgares et que s'est réalisé, en un type vital, leur dualisme d'entente perpétuelle.

Il n'en est pas moins vrai que, dans la nouvelle phase où nous apparaissent les Roumains aux temps de la guerre de l'indépendance, la situation se soit beaucoup modifiée en leur faveur. L'initiative et la direction sont passées des Bulgares aux Roumains. Les Roumains sont les protagonistes et leurs rôle, lorsqu'il s'agit de donner le ton, est prépondérant. C'est pour cela aussi que l'histoire contemporaine nous parle d'eux seulement et non plus des Bulgares, comme autrefois selon une norme historique valable jusqu'alors, lorsque l'historiographe ne s'intéressait qu'aux faits généraux et aux facteurs qui les déterminaient mettant en jeu les intérêts et le sort d'un État ou d'un peuple. Chez Choniates, nous voyons cité trois fois à peine le nom des Bulgares, tandis que celui des Valaques est cité 39 fois et quatre fois il est remplacé par celui de *Mysi* (= Valaques). Cette prépondérance se retrouve aussi dans Ansbestus, Robert de Clary et Villehardonin. C'est pour cela que leur pays ne s'appelle pas « Bulgarie » mais porte le nom archaïque de « Mysia » (= Vlachia, chez Choniates), « Terre de Blakie, terra Blachorum » chez les chroniqueurs français et dans les lettres du Pape [1].

---

que s'explique le « celnicat » médiéval conservé jusqu'à nos jours, bien qu'en diminuant, chez les Macédo-Roumains (cf. les *Knèzes*, les *voévodes*, termes tous d'origine slaves chez les Daco-Roumains). Kekaumenos mentionne les chefs de Valaques thessaliotes: *πρόκριτοι* (ou *ἔκκριτοι*, dans les Balkans) et nous dit que *στρατηγός* =(voévode, bellidux, préfet, gouverneur) se dit, en langue bulgare, *τζελνίκος*, dénomination conservée chez les Serbes et perdue chez les Bulgares. Le terme militaire adopté par les Macédo-Roumains évoque la domination slavo-bulgare. Voir G. Murnu, *Vlahia Mare*, p. 69 ss.; Dragan, *op. cit.*, p. 37. Le *celnicat*, toutefois, comme institution publique, doit avoir une origine antérieure aux Slaves. On a slavisé seulement la dénomination (comme au temps des Turcs, au lieu de *celnic*, se généralisa le mot turc « kehaïa », chef des Valaques).

[1] Les lettres pontificales ajoutent « *et Bulgarorum* » selon le désir exprès des prétendants Valaques parvenus au trône de la Bulgarie historique et comme il convenait aux tendances unionistes des Papes qui tenaient à convertir non seulement les Valaques, mais aussi toute la population de la grande Bulgarie, telle qu'elle avait été jadis et comme la connaissaient les Papes par une tradition historique séculaire.

Elle comprend toute la Moesie inférieure, indiféremment du reste des habitants. C'est un changement de front imposé par l'évolution historique du peuple roumain.

Ce peuple se trouve alors en ascension continue, morale et matérielle, à un début de maturité et de concentration de forces de plus en plus adhérentes et conscientes, qui le conduiront, sans plus tarder, en deçà du Danube à remplir sa mission par la fondation successive et définitive des États purement roumains. La fatalité des héritages et des circonstances extérieures leur a fait exhumer et mettre sur pieds un État périmé, opération exclusive de la volonté, de l'intelligence et de l'énergie roumaines [1]. C'est pour cela qu'il n'a pu fleurir et briller que dans la première période et seulement tant qu'il fut porté sur les épaules de ces Atlantes, les Assanides. Les « Tzars » qui ont hérité cet « empire », étrangers, dépaysés et médiocres, n'ont pu lui donner, comme aux temps de gloire, l'unité, la force et le prestige. Il n'y a pas eu un second tsar Siméon. La « bulgarisation » du royaume ressuscité surtout en vertu de la tradition politique et ecclésiastique, — ces deux facteurs décisifs du temps, — était donc formelle. Elle se poursuivait automatiquement grâce à d'heureuses conjonctures avant la chute de Constantinople. La vigueur indigène slavo-bulgare a fait défaut à la fin et l'État-fantôme s'est dissipé aux premiers souffles de la tempête asiatique. Les anciens compagnons puissants des Valaques, qui pouvaient leur donner le talisman de puissance et de vie héroïque, gîsaient depuis longtemps sous terre: la fureur sanglante du Bulgaroctone les avait abattus pour jamais. Par ailleurs le peuple de pasteurs des Balkans, contraint par des besoins économiques inéluctables (comme nous le verrons ailleurs), obéissant à son infaillible instinct de conservation de son ethnicité, était passé, pour la plupart, au-delà du Danube et s'était uni aux pouvoirs centraux roumains qui occupaient une bonne partie du massif des Carpathes, libres alors de s'étendre sur toute la Dacie de jadis, après que l'invasion des Tartares (1241) l'eût nettoyée des derniers vestiges de la « race sauvage » ou « souillée comme des porcs » des Cumains.

G. MURNU

[1] Cf. Hoefler, *op. cit.*, qui, sur des arguments solidement formulés et soutenus avec une remarquable vigueur de conviction, établit brièvement la vérité historique en ce qui concerne le rôle des Valaques assanides des Balkans.